Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 6: a

Artikel: L'écolière et le pianiste
Autor: Gay-Wormstall, Anita-Louise
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826725

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'écolière et le pianiste

Un peu au-dessus de Morges, côté Genève, il y a un petit village au nom étrange: «Tolochenaz», que les natifs écourtent en «Toloche». Etait-il prédestiné à héberger des personnalités étrangères hors du commun, comme la grande actrice Audrey Hepburn?

Si nous remontons dans le temps de quelques dizaines d'années avant la guerre, et même de la guerre de 14, un pianiste célèbre, mondialement connu, y avait élu domicile. En 1919, il fut président d'une Pologne à la destinée tragiquement bouleversée.

Avant d'arriver au village, sur l'ancienne route cantonale menant de Morges à Bière, il y avait une grande propriété. Une maison de style vénitien, rouge et blanche, à trois étages, dans un parc somptueux, planté d'arbres superbes. Les deux entrées, fermées par une grille, étaient flanquées d'une loge, habitée par du personnel.

Dans les années 20, mes parents avaient loué une belle maison avec un grand jardin, juste à l'entrée du village. L'écolière que j'étais, souvent en pensionnat, était impressionnée par cette grande propriété devant laquelle nous devions passer pour arriver chez nous. C'était, pour le moins, un prince qui devait habiter là! Hé oui! Un prince du piano. La belle maison de Riond-Bosson (aujourd'hui détruite) abritait Ignace Jan Paderewski et les siens.

Une tournée de concerts en Amérique et en Australie, quelle aventure ce devait être en ce début du 20e siècle! Point d'avions à cette époque: des trains et des paquebots de luxe. Trois semaines de voyage pour traverser l'Atlantique.

En 1897, Paderewski loue Riond-Bosson, puis l'achète l'année suivante, pour en faire sa résidence d'été, afin de pouvoir préparer dans le calme ses tournées de concerts. Il était aussi un remarquable compositeur et a laissé de nombreuses œuvres pour piano et un opéra, «Manru», qui connut un immense succès.

Dans les années 20, chaque dimanche après-midi, il y avait réception à Riond-Bosson, lorsque la famille était en Suisse. De résidence d'été, la belle demeure était devenue résidence permanente. Il arrivait que mes parents me prennent avec eux lorsqu'ils s'y rendaient. La petite écolière que j'étais était éblouie d'entendre des noms connus et de côtoyer des artistes tels que Gustave Doret, Henrik Opienski et son épouse, Schelling, les frères Morax et tant d'autres...

Après le hall d'entrée, on pénétrait dans le salon où trônaient deux Steinway de concert.

Un gros chien de garde protégeait l'entrée de la maison, attaché à une laisse «va-et-vient». Il pouvait ainsi, en se donnant du mouvement, surveiller toute l'entrée. Cependant, le dimanche après-midi, lors de la réception, il était attaché à sa niche, permettant ainsi aux visiteurs d'accéder librement à l'escalier de l'entrée.

Il est arrivé que ma mère et moi soyons invitées à Riond-Bosson, sans que ce soit jour de réception. La sœur de M. Paderewski, Madame Wilkonska, qui tenait une grande place dans mon cœur de jeune fille, me faisait jouer sur l'un des grands pianos de concert le morceau que j'étais en train d'étudier. Elle corrigeait ma tenue. Une fois, elle me tint la tête, parce que je faisais beaucoup trop de mouvements inutiles. J'étais tellement intimidée!

Ignace Paderewski donna, entre autres, un concert au Casino du Rivage à Vevey. Nous y avons assisté en famille et sommes allés saluer l'artiste à la fin du concert. Sachant que je faisais des études de piano, le grand artiste m'embrassa et me dit:

«Souviens-toi que le piano est davantage une transpiration qu'une inspiration.» Cette réflexion m'accompagna toute ma vie.

★ ★ ★

Un jour, en 1924, alors que j'étais au pensionnat, à Vevey, j'assistai seule à la cérémonie du transfert des cendres vers la Pologne de l'écrivain Sienkiewicz, l'auteur du célèbre roman «Quo vadis?» Comme je voulais m'approcher du groupe officiel des amis du défunt, quelqu'un tenta de m'en empêcher. Madame Paderewska, qui m'avait vue, me fit signe de venir la rejoindre sur les marches du Musée Jenish.

Le cortège officiel, venant d'une rue voisine, était précédé d'une fanfare jouant la «Marche funèbre» de Chopin. Je garde le souvenir de quelque chose de grandiose, d'irréel.

Comme d'autres personnes ont une volière, Madame Paderewska avait pour hobby l'élevage des poules exotiques. Si nous avions quelques Rhode Island, jamais je n'avais imaginé qu'autant de races différentes par la taille et les couleurs puissent exister. Certaines étaient toutes petites et leurs œufs étaient en proportion.

Faisant un petit pèlerinage dans ce Tolochenaz, si riche en souvenirs de jeunesse, je fus attristée par l'état actuel de ce que fut cette splendide propriété de Riond-Bosson. La villa est détruite et le parc grignoté par une entreprise de transports. Que de nouvelles maisons! Le village s'est agrandi dans toutes les directions.

Nous nous sommes arrêtées au cimetière, où je n'étais jamais venue autrefois. A droite, nous avons vu la tombe du grand ami de Paderewski, Henrik Opienski et celle de son épouse, souvent ses hôtes lors des réceptions dans la propriété. Ces personnalités avaient si bien fait vivre le monde musical vaudois du début de ce siècle.

Anita-Louise Gay-Wormstall

Un complice de choix

C'est en 1944 que débute cette histoire. Cette année-là, j'ai vu le jour dans un vieux quartier de Lausanne. Mes parents, d'origine plutôt modeste, sortaient peu et n'avaient guère d'amis. Quand vint le moment de me baptiser, le choix du parrain posa donc problème. Il y avait bien cet homme qui, chaque après-midi, buvait son café au bistrot du coin en tapant le carton. Mon père avait engagé le dialogue avec lui et appris qu'il travaillait de nuit dans un grand restaurant de Lausanne. Après la fermeture, c'est lui qui s'occupait du nettoyage. Il n'avait rien dans sa vie que les copains de cartes de l'après-midi. Sans savoir très bien où il allait, il accepta de devenir mon parrain.

Et c'est là que sa vie a basculé. Tous ses après-midi de congé m'étaient consacrés. Fini le bistrot du coin et les cartes. C'était le plaisir de la promenade, lui guidant la poussette avec mille précautions et veillant sur moi comme on doit certainement veiller sur un trésor.

Je n'ai jamais eu froid, faim, soif. Il prévenait le moindre de mes désirs et avait envers moi des gestes d'une tendresse infinie. Plus tard, avec une patience extraordinaire, il a été le témoin de mes premiers pas, prenant ma main dans la sienne et me guidant.

J'ai encore dans les oreilles les contes de fées qu'il me racontait en s'appliquant, en mettant le ton, comme on disait. Il m'apprenait des chansonnettes et des comptines. Plus tard, il m'apprit à nager, estimant que ce sport pourrait un jour me rendre service. Et puis est venu le temps de l'école et, pour moi qui n'ai jamais eu d'affinités avec les robinets qui coulent et les baignoires qui fuient, j'avais là un complice de choix. Il disait: «Tu ne dis rien à personne!» et il faisait les problèmes.

Les années ont passé et je me suis mariée. Mélangé à son plaisir de me voir heureuse, il y avait dans son œil comme une crainte, une peur qui lui faisait penser que peut-être tout était fini. J'ai souri tendrement à mon parrain, un amour comme le nôtre ne pouvait jamais avoir de fin.

J'ai mis deux enfants au monde et tout a recommencé. En plus de l'amour qu'il me portait, il a déversé des torrents de tendresse sur ces petits.

Quand il n'a plus pu sortir de chez lui, ce fut à moi de lui rendre un peu tout ce qu'il m'avait généreusement prodigué. Quand j'arrivais chez lui, je revois encore son visage, il n'y avait pas que la bouche qui souriait, il y avait aussi les yeux, et toute sa face était illuminée de bonheur.

Et puis, un jour, tout doucement, il est parti. Je n'y étais pas préparée et tout s'est effondré. Il avait huitante-cinq printemps, mais j'avais tout simplement refusé l'éventualité qu'il puisse mourir un jour.

Le lendemain de son ensevelissement, je me suis réveillée les yeux gonflés de larmes, les sanglots contenus à grand-peine et c'est alors que dans le jardin, un merle s'est mis à chanter. Pas timidement, non, c'était un hymne à la joie, à la vie. Il avait cette virtuosité qu'ont les merles au début du printemps quand ils annoncent le renouveau. C'était un 21 octobre.

Immédiatement, je me suis sentie calme, apaisée. J'ai accepté l'inévitable, persuadée qu'il voulait me faire un signe qui voulait peut-être dire: «Ne pleure plus, va de l'avant et un jour viendra où nous serons réunis.»

Depuis, en moi, il reste toujours le vide de l'absence, mais aussi un grand espoir.

Quatre ans plus tard, ma fille me donnait mon premier petit-fils. Curieusement, ce petit ange est né un 21 octobre...

Andrée Ethenoz